

SESSION 2016

AGRÉGATION CONCOURS INTERNE ET CAER

Section : LETTRES MODERNES

**COMPOSITION À PARTIR D'UN OU DE PLUSIEURS AUTEURS
DE LANGUE FRANÇAISE**

Durée : 7 heures

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique (y compris la calculatrice) est rigoureusement interdit.

Dans le cas où un(e) candidat(e) repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, il (elle) le signale très lisiblement sur sa copie, propose la correction et poursuit l'épreuve en conséquence.

De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.

NB : *La copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé comporte notamment la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de signer ou de l'identifier.*

Tournez la page S.V.P.

Composition à partir d'un ou de plusieurs textes d'auteurs de langue française du programme des lycées

Dans une classe de Première, vous étudierez l'ensemble des textes suivants dans le cadre de l'objet d'étude : « Les réécritures, du XVII^e siècle à nos jours ».

Vous présenterez votre projet d'ensemble et les modalités de son exploitation en classe.

Extrait 1 : Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, chapitre V, 1881.

Extrait 2 : Marcel Proust, *Le Côté de Guermantes*, partie I, *À la recherche du temps perdu*, III, 1920.

Extrait 3 : François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, chapitre 2, 1927.

Extrait 4 : Albert Cohen, *Belle du Seigneur*, troisième partie, chapitre XLVIII, 1968.

Extrait 1

Un jour que Bouvard tâchait de faire comprendre à Pécuchet le jeu de Frédéric Lemaître, M^{me} Bordin se montra tout à coup avec son châle vert, et un volume de Pigault-Lebrun qu'elle rapportait, ces messieurs ayant l'obligeance de lui prêter des romans, quelquefois.

— « Mais continuez ! » car elle était là depuis une minute, et avait plaisir à les entendre.

Ils s'excusèrent. Elle insistait.

— « Mon Dieu ! » dit Bouvard « rien ne nous empêche !... »

Pécuchet allégua, par fausse honte, qu'ils ne pouvaient jouer à l'improvisiste, sans costume.

— « Effectivement ! nous aurions besoin de nous déguiser. » Et Bouvard chercha un objet quelconque, ne trouva que le bonnet grec, et le prit.

Comme le corridor manquait de largeur, ils descendirent dans le salon.

Des araignées couraient le long des murs — et les spécimens géologiques encombrant le sol avaient blanchi de leur poussière le velours des fauteuils. On étala sur le moins malpropre un torchon pour que M^{me} Bordin pût s'asseoir.

Il fallait lui servir quelque chose de bien. Bouvard était partisan de *La Tour de Nesle*. Mais Pécuchet avait peur des rôles qui demandent trop d'action.

— « Elle aimera mieux du classique ! *Phèdre* par exemple ? »

— « Soit. »

Bouvard conta le sujet. — « C'est une reine, dont le mari, a, d'une autre femme, un fils. Elle est devenue folle du jeune homme — y sommes-nous ? En route ! »

*Oui, Prince, je languis, je brûle pour Thésée,
Je l'aime !*

Et parlant au profil de Pécuchet, il admirait son port, son visage, « cette tête charmante », se désolait de ne l'avoir pas rencontré sur la flotte des Grecs, aurait voulu se perdre avec lui dans le labyrinthe.

La mèche du bonnet rouge s'inclinait amoureusement ; — et sa voix tremblante, et sa figure bonace conjuraient le cruel de prendre en pitié sa flamme. Pécuchet, en se détournant, haletait pour marquer de l'émotion.

M^{me} Bordin immobile écarquillait les yeux, comme devant les faiseurs de tours. Mélie écoutait derrière la porte. Gorgu, en manches de chemise, les regardait par la fenêtre.

Bouvard entama la seconde tirade. Son jeu exprimait le délire des sens, le remords, le désespoir, et il se rua sur le glaive idéal de Pécuchet avec tant de violence que trébuchant dans les cailloux, il faillit tomber par terre.

— « Ne faites pas attention ! Puis, Thésée arrive, et elle s'empoisonne ! »

— « Pauvre femme ! » dit M^{me} Bordin.

Ensuite ils la prièrent de leur désigner un morceau.

Le choix l'embarrassait. Elle n'avait vu que trois pièces : *Robert le Diable* dans la capitale, *Le Jeune Mari* à Rouen — et une autre à Falaise qui était bien amusante et qu'on appelait *La Brouette du Vinaigrier*.

Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, chapitre V, 1881.

Extrait 2

Puis le rideau se leva. Je ne pus constater sans mélancolie qu'il ne me restait rien de mes dispositions d'autrefois quand, pour ne rien perdre du phénomène extraordinaire que j'aurais été contempler au bout du monde, je tenais mon esprit préparé comme ces plaques sensibles que les astronomes vont installer en Afrique, aux Antilles, en vue de l'observation scrupuleuse d'une comète ou d'une éclipse ; quand je tremblais que quelque nuage (mauvaise disposition de l'artiste, incident dans le public) empêchât le spectacle de se produire dans son maximum d'intensité ; quand j'aurais cru ne pas y assister dans les meilleures conditions si je ne m'étais pas rendu dans le théâtre même qui lui était consacré comme un autel, où me semblaient alors faire encore partie, quoique partie accessoire, de son apparition sous le petit rideau rouge, les contrôleurs à œillet blanc nommés par elle, le soubassement de la nef au-dessus d'un parterre de gens mal habillés, les ouvreuses vendant un programme avec sa photographie, les marronniers du square, tous ces compagnons, ces confidents de mes impressions d'alors et qui m'en semblaient inséparables. *Phèdre*, la « scène de la déclaration », la Berma avaient alors pour moi une sorte d'existence absolue. Situées en retrait du monde de l'expérience courante, elles existaient par elles-mêmes, il me fallait aller vers elles, je pénétrerais d'elles ce que je pourrais, et en ouvrant mes yeux et mon âme tout grands j'en absorberais encore bien peu. Mais comme la vie me paraissait agréable : l'insignifiance de celle que je menais n'avait aucune importance, pas plus que les moments où on s'habille, où on se prépare pour sortir, puisque au-delà existaient, d'une façon absolue, bonnes et difficiles à approcher, impossibles à posséder tout entières, ces réalités plus solides, *Phèdre*, la « manière dont disait la Berma ». Saturé par ces rêveries sur la perfection dans l'art dramatique desquelles on eût pu alors extraire une dose importante, si l'on avait dans ces temps-là analysé mon esprit à quelque minute du jour, et peut-être de la nuit, que ce fût, j'étais comme une pile qui développe son électricité. Et il était arrivé un moment où, malade, même si j'avais cru en mourir, il aurait fallu que j'allasse entendre la Berma. Mais maintenant, comme une colline qui au loin semble faite d'azur et qui de près rentre dans notre vision vulgaire des choses, tout cela avait quitté le monde de l'absolu et n'était plus qu'une chose pareille aux autres, dont je prenais connaissance parce que j'étais là, les artistes étaient des gens de même essence que ceux que je connaissais, tâchant de dire le mieux possible ces vers de *Phèdre* qui eux ne formaient plus une essence sublime et individuelle, séparée de tout,

mais des vers plus ou moins réussis, prêts à rentrer dans l'immense matière des vers français où ils étaient mêlés. J'en éprouvais un découragement d'autant plus profond que si l'objet de mon désir têtue et agissant n'existait plus, en revanche les mêmes dispositions à une rêverie fixe, qui changeait d'année en année, mais me conduisait à une impulsion brusque, insoucieuse du danger, persistaient. Tel jour où, malade, je partais pour aller voir dans un château un tableau d'Elstir, une tapisserie gothique, ressemblait tellement au jour où j'avais dû partir pour Venise, à celui où j'étais allé entendre la Berma, ou parti pour Balbec, que d'avance je sentais que l'objet présent de mon sacrifice me laisserait indifférent au bout de peu de temps, que je pourrais alors passer très près de lui sans aller regarder ce tableau, ces tapisseries pour lesquelles j'eusse en ce moment affronté tant de nuits sans sommeil, tant de crises douloureuses. Je sentais par l'instabilité de son objet la vanité de mon effort, et en même temps son énormité à laquelle je n'avais pas cru, comme ces neurasthéniques dont on double la fatigue en leur faisant remarquer qu'ils sont fatigués. En attendant, ma songerie donnait du prestige à tout ce qui pouvait se rattacher à elle. Et même dans mes désirs les plus charnels toujours orientés d'un certain côté, concentrés autour d'un même rêve, j'aurais pu reconnaître comme premier moteur une idée, une idée à laquelle j'aurais sacrifié ma vie, et au point le plus central de laquelle, comme dans mes rêveries pendant les après-midi de lecture au jardin à Combray, était l'idée de perfection.

Marcel Proust, *Le Côté de Guermantes*, partie I, *À la recherche du temps perdu*, III, 1920.

Extrait 3

Quelques mois après son mariage, Thérèse Desqueyroux a voulu empoisonner son époux, Bernard. La rumeur a enflé, un procès s'est ouvert, mais elle vient de bénéficier d'un non-lieu. Elle regagne la maison familiale d'Argelouse.

Au fond de cette calèche cahotante, sur cette route frayée dans l'épaisseur obscure des pins, une jeune femme démasquée caresse doucement avec la main droite sa face de brûlée vive. Quelles seront les premières paroles de Bernard dont le faux témoignage l'a sauvée ? Sans doute ne posera-t-il aucune question, ce soir... mais demain ? Thérèse ferme les yeux, les rouvre et, comme les chevaux vont au pas, s'efforce de reconnaître cette montée. Ah ! ne rien prévoir. Ce sera peut-être plus simple qu'elle n'imagine. Ne rien prévoir. Dormir... Pourquoi n'est-elle plus dans la calèche ? Cet homme derrière un tapis vert : le juge d'instruction... encore lui... Il sait bien pourtant que l'affaire est arrangée. Sa tête remue de gauche à droite : l'ordonnance de non-lieu ne peut être rendue, il y a un fait nouveau. Un fait nouveau ? Thérèse se détourne pour que l'ennemi ne voie pas sa figure décomposée. « Rappelez vos souvenirs, madame. Dans la poche intérieure de cette vieille pèlerine - celle dont vous n'usez plus qu'en octobre, pour la chasse à la palombe -, n'avez-vous rien oublié, rien dissimulé ? » Impossible de protester ; elle étouffe. Sans perdre son gibier des yeux, le juge dépose sur la table un paquet minuscule, cacheté de rouge. Thérèse pourrait réciter la formule inscrite sur l'enveloppe et que l'homme déchiffre d'une voix coupante :

*Chloroforme : 30 grammes
Aconitine granules : n° 20
Digitaline sol. : 20 grammes*

Le juge éclate de rire... Le frein grince contre la roue. Thérèse s'éveille ; sa poitrine dilatée

s'emplit de brouillard (ce doit être la descente du ruisseau blanc). Ainsi rêvait-elle, adolescente, qu'une erreur l'obligeait à subir de nouveau les épreuves du brevet simple. Elle goûte, ce soir, la même allégeance qu'à ses réveils d'alors : à peine un peu de trouble parce que le non-lieu n'était pas encore officiel : « Mais tu sais bien qu'il doit être d'abord notifié à l'avocat... »

Libre... que souhaiter de plus ? Ce ne lui serait qu'un jeu de rendre possible sa vie auprès de Bernard. Se livrer à lui jusqu'au fond, ne rien laisser dans l'ombre : voilà le salut. Que tout ce qui était caché apparaisse dans la lumière, et dès ce soir. Cette résolution comble Thérèse de joie. Avant d'atteindre Argelouse, elle aura le temps de « préparer sa confession », selon le mot que sa dévote amie Anne de la Trave¹ répétait chaque samedi de leurs vacances heureuses. Petite soeur Anne, chère innocente, quelle place vous occupez dans cette histoire ! Les êtres les plus purs ignorent à quoi ils sont mêlés chaque jour, chaque nuit, et ce qui germe d'empoisonné sous leurs pas d'enfants.

Certes elle avait raison, cette petite fille, lorsqu'elle répétait à Thérèse, lycéenne raisonneuse et moqueuse : « Tu ne peux imaginer cette délivrance après l'aveu, après le pardon - lorsque, la place nette, on peut recommencer sa vie sur nouveaux frais. » Il suffisait à Thérèse d'avoir résolu de tout dire pour déjà connaître, en effet, une sorte de desserrement délicieux : « Bernard saura tout ; je lui dirai... »

Que lui dirait-elle ? Par quel aveu commencer ? Des paroles suffisaient-elles à contenir cet enchaînement confus de désirs, de résolutions, d'actes imprévisibles ? Comment font-ils, tous ceux qui connaissent leurs crimes ? ... « Moi, je ne connais pas mes crimes. Je n'ai pas voulu celui dont on me charge. Je ne sais pas ce que j'ai voulu. Je n'ai jamais su vers quoi tendait cette puissance forcenée en moi et hors de moi : ce qu'elle détruisait sur sa route, j'en étais moi-même terrifiée... »

François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, chapitre 2, 1927.

Extrait 4

Une nuit, terrible envie de retourner la voir. Non, il ne fallait pas, il fallait la laisser dormir, se contenter de cette photo, la plus belle. Oh, les jambes, les longues chasseresses qui toujours vers lui accourraient, d'amour s'élanceraient. Oh, la robe aux broderies roumaines, horizontales au bas et à la taille, verticales le long des manches. Oh, les mains qui tout à l'heure l'avaient tenu aux épaules tandis qu'ils se buvaient. Oh, ce mystère de bonheur, un homme et une femme se buvant. Voici maintenant les seins sous la robe, cachés aux autres, à lui consacrés. Alléluia, voici son visage, son âme, elle, narines palpitantes, lèvres par lui tourmentées. Oui, dès qu'il ferait jour, envoyer un chasseur de l'hôtel acheter une loupe, une forte loupe pour mieux voir ces lèvres aux siennes complaisantes. Oui, mais en attendant, quoi ? Dormir était impossible, il l'aimait trop. Mais il ne pouvait pas rester seul, il l'aimait trop. Alors, aller à Pont-Céard voir Isolde. « Isolde, comtesse Kanyo », déclama-t-il avec une feinte fierté. « Isolde, Kanyo grofnö », déclama-t-il ensuite en hongrois.

Assis sur les genoux d'Isolde, il promenait son doigt sur les fines rides au coin des yeux si beaux. Vieillissante, sa chérie. Il était bien auprès d'elle, rassurante, discrète. Il caressa les

¹ *Anne de la Trave* : il s'agit d'une amie de Thérèse, qui est aussi la demi-sœur de Bernard Desqueyroux.

cheveux, mais se tint loin des lèvres, détournant le regard pour ne pas voir les seins que le peignoir entrouvert découvrait et qui lui répugnaient un peu. Ah, comme il aimerait lui raconter les merveilles d'Ariane, les partager avec elle. Elle était bonne, son Isolde, il savait que s'il lui confiait son bonheur, il n'y aurait pas de scène, mais ce serait pire. Il y aurait le regard qu'il connaissait bien, le regard qu'elle avait eu lorsqu'il avait avoué Elizabeth Vanstead, regard de doux reproche, regard un peu fou de tristesse impuissante, pauvre sourire et regard d'une femme de quarante-cinq ans qui n'osait plus se montrer en plein soleil. Non, impossible de lui raconter Ariane.

Pour penser à Ariane dans les bras d'Isolde, il avait fermé les yeux, feignant de dormir, tandis qu'elle lui caressait les cheveux tout en murmurant en elle-même une folle berceuse. Dors, mon bonheur, mon pauvre bonheur, murmurait-elle, et elle savait qu'il la quitterait un jour, savait qu'elle était vieille, et elle lui souriait, impuissante, attendrie par le malheur qui l'attendait, mais n'éprouvant que tendresse pour ce méchant qu'elle avait encore. Elle le contemplait, presque heureuse soudain parce que, lui dormant, elle pouvait l'aimer entièrement sans en être empêchée par lui.

Il ouvrit les yeux, fit le réveillé, bâilla. « *La fille de Minos et de Pasiphaé*, déclama-t-il rêveusement. J'aime ce vers. De qui est-ce ? – Racine, dit-elle. Vous savez bien, *Ariane, ma sœur, de quel amour blessée...* – Ah oui, Ariane, bien sûr, dit l'hypocrite. Ariane, la nymphe divine, l'amoureuse de Thésée. Elle était très belle, Ariane, n'est-ce pas, élancée, virginale, mais le nez royal des grandes amoureuses. Ariane, quel beau prénom, j'en suis amoureux. » Attention, elle allait se méfier. Alors, avec des gestes vagues, il expliqua qu'il avait bu beaucoup de champagne au Donon, avec des délégués anglais. « Oui, un peu ivre », sourit-il, tendre et satisfait, pensant à celle qui dormait là-bas, à Cologny. Elle l'embrassa, et il eut peur, mit ses lèvres à l'abri. « Vous avez l'air fatigué, dit-elle, je vais vous déshabiller et vous coucher, je vous masserai les pieds pour vous endormir, voulez-vous ? »

Assise au pied du lit, elle lui massait les pieds. Étendu, il la considérait, les yeux mi-clos. La fière Isolde, comtesse Kanyo, une humble masseuse de pieds maintenant, et qui s'en contentait. En robe de chambre, elle travaillait consciencieusement, variait les manèges en professionnelle, pétrissait, frottait, effleurait, passait aux orteils qu'elle vissait et dévissait. Bien masser était une des fiertés de la malheureuse qui avait même pris des leçons de massage pour mieux le servir.

Toute à sa tâche, servante appliquée, s'arrêtant pour reprendre du talc, elle le massait et le massait cependant que, les yeux de nouveau fermés, il revoyait la vive, la tournoyante, l'ensoleillée, son Ariane. De remords, il mordit sa lèvre. Lui dire de venir s'étendre auprès de lui et tâcher de la baiser sur la bouche, enfin ne pas la traiter en masseuse ? Tout à l'heure, peut-être. Pas le courage tout de suite. Pauvre bonne chérie. Oui, il la chérissait comme une mère, et elle lui répugnait comme une mère.

Albert Cohen, *Belle du Seigneur*,
troisième partie, chapitre XLVIII, 1968